

SCHIZOPHRÉNIA TAÏWAN

L'exposition d'art vidéo taïwanaise « Schizophrénia Taïwan 2.0 » fera escale en France à La Maison des Métallos à Paris du 6 au 19 octobre et à la Friche la Belle de Mai à Marseille dans le cadre des 27es Instants Vidéo du 7 au 30 novembre 2014. Manifestation qui revendique cette année la libre circulation des corps et des désirs, sans quoi notre monde et nous mêmes risquerions d'être définitivement schizophrènes, repliés sur nous-mêmes, en perte de contact avec la réalité, prototypes parfaits des petits soldats d'une nouvelle guerre mondiale ? L'art peut-il nous ouvrir les yeux ? Ne serait-ce que le désir de les ouvrir ?

Je vous parle d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître, un temps où la télévision publique française pouvait diffuser à une heure de grande écoute la conférence de Gilles Deleuze (1987) devant des étudiants en cinéma de l'école de la FEMIS:

<https://www.youtube.com/watch?v=CU6XaD-L7AU>, ou bien un entretien avec Félix Guattari (1991) sur la télévision grecque: <https://www.youtube.com/watch?v=NAahyYZkrAo&feature=share>.

Je ne sais pas si nous étions plus intelligents après qu'avant, mais ce qui est sûr c'est qu'environ une heure durant nous étions transportés. La télévision ne s'adressait pas à un consommateur abstrait tout juste né des dernières enquêtes de sondage, mais s'adressait à chacun d'entre nous. Nous n'étions pas encore ces êtres schizophrènes mi-femme/homme-complexe, mi-cible-des-communicants.

Si nous ne sommes pas des proies faciles des communicants, c'est que nous cultivons notre complexité. Les films détestés par les vautours de l'audimat sont les fruits de l'arbre à complexités. Je me souviens ce que disait le physicien danois Niels Bohr : « Quel est le contraire de la vérité ? Le mensonge ? Non, la clarté ». Ah, voici que ça se complexifie notre histoire. Parce que tout à l'heure, nous aurions pu penser que l'art cinématographique et l'art vidéo sont du côté de la vérité (même si cette vérité est constamment en mouvement, ne surgit que pour un instant) et la télévision d'aujourd'hui (voire même tous les médias) du côté des mensonges. Ces mois de juillet et août, nous avons pu en être convaincu quand elle n'a cessé jusqu'à la nausée de renvoyer dos à dos la troisième puissance militaire du monde (Israël) et le peuple palestinien de Gaza pourtant massacré sous nos yeux (plus de 2000 morts), ou bien de rabâcher la propagande israélienne comme quoi tout cela ne serait qu'une guerre de légitime défense contre le Hamas alors que 80% des victimes sont des civils, femmes et enfants compris. Et bien non, si la télévision est le contraire de l'art vidéo, ce n'est pas parce qu'elle ment, mais parce qu'elle est claire. Les spécialistes de la communication ne sont pas payés pour rien, c'est leur boulot d'être clair, aussitôt compréhensibles sans être obligé d'aller chercher midi à quatorze heures, je veux dire d'aller vérifier les sources, s'informer ailleurs, comparer et surtout penser.

Pour bien comprendre la phrase du physicien, il faut se référer à sa devise : « Les contraires sont complémentaires ». La vérité et la clarté sont complémentaires. L'art vidéo et la télévision sont complémentaires. Moins manichéenne, elle est tout de même plus excitante comme remarque. Ainsi notre schizophrénie change de qualité, elle devient notre jardin où nous allons pouvoir cultiver tout ce qui ne fait pas de nous des blocs compacts, des squelettes pétris de certitudes.

Mais la schizophrénie n'est-elle pas l'état de notre monde actuel. C'est en tout cas ce que semble dire l'exposition d'art vidéo et multimédia « Schizophrénia Taïwan 2.0 », 14 installations d'artistes taïwanais contemporains choisies par I-Wei Li, Ching-Wen Chang, Chien-Hung Huang et Pierre Bongiovanni. Après *Ars Electronica* (Linz), *Cyberfest* (St.Petersbourg), *Transmediale* (Berlin), *La Maison des Métallos* (Paris), *Ambika P3* (London), et les *Instants Vidéo* (Marseille), l'exposition s'envolera en 2015 vers les Amériques (USA, Canada, Argentine, Brésil...).

La position géo-stratégique de cette petite île à proximité du géant chinois, son histoire et ce que semble être son devenir, fait de Taïwan un parfait moyen de compréhension de notre monde, par métonymie dirons-nous, la plus petite partie en disant souvent long sur le tout.

Si ici nous connaissons peu cette île, certains se souviennent quand même que c'est là que se réfugièrent en 1949 les nationalistes chinois derrière Tchang Kai-chek, réfractaires à la révolution communiste menée par Mao Zedong.

Nos médias ont peu relaté le printemps dernier les révoltes qui ont secoué Taïwan sous le nom de « Révolution des tournesols », deux semaines d'occupation du parlement par les étudiants et de nombreux artistes, et près de 500 000 personnes dans les rues de Taipei opposées à un traité de libre-échange entre Taïwan et la Chine, mettant en péril la souveraineté économique et culturelle du pays.

Ce qui caractérise Taïwan, c'est la coexistence de contraires qui ont de plus en plus de mal à se compléter pacifiquement (dirait peut-être Niels Bohr) : technologies de pointe et cultures traditionnelles, l'omniprésence de la langue chinoise et la vitalité de 14 tribus austronésiennes, démocratie et mafia, un minuscule pays (15 fois plus petit que la France) et une puissance économique mondialisée, une fervente identité nationale après avoir supporté les occupations étrangères du Portugal, les Pays-Bas, la Chine et le Japon.

Les curateurs notent ceci : « Au cours des décennies récentes, des artistes, les philosophes et des chercheurs ont documenté et ont témoigné d'une schizophrénie mondiale – un trouble caractérisé par la difficulté de partager une interprétation de la réalité avec d'autres. Ce phénomène est en cours à Taïwan tout autant que dans le reste du monde prétendument développé. » La question qui peut-être traverse toutes les œuvres présentées dans cette exposition (Chieh-Jen Chen, Goang-Ming Yuan, Yen-Ying Huang, Chi-Yu Wu, Yu-Chin Tseng, Wan-Jen Chen, Jun-Jieh Wang, Liang-Hsuan Chen, Yu-Hsien Su, Yen-Ju Lin, Li-Ren Chang, Pei-Shih Tu, Chao-Tsai Chiu et Yi-Ya Chen), mais qui est aussi valable pour tous les artistes du monde qui ne s'imaginent pas être des élus au-dessus de la mêlée, pourrait être celle-ci : Comment construire un monde qui donne consistance à la diversité, la complexité, l'élégance et la beauté ?

On comprend mieux pourquoi une telle exposition avec de telles interrogations trouve toute sa place dans un festival qui ose rêver un monde où les corps et les désirs circuleront librement, ce qui me semble la priorité sociale et politique du siècle en cours, comme le fut la lutte contre l'esclavage au XIXe siècle. Un souci d'hospitalité radicale de tout ce qui nous semble étrange et étranger, les mœurs, les genres sexuels, les « autres » d'Afrique, d'Asie ou de je ne sais où : métamorphoser les *autres* en *hôtes*. Belle aventure pour les artistes. Alors peut-être même que nous accepterons ces autres qui sont en nous plutôt que de fantasmer sur des identités toujours réductrices. Nous avons de nombreuses origines parce que nombreuses sont les vies dans nos vies. Ces origines nous les rencontrons chemin faisant, de même que nous rencontrons nos identités et notre vraie famille. Au moins, avec l'art vidéo, on ne risque pas grand chose, je ne connais pas beaucoup de disciplines artistiques autant indisciplinées, impures, hybrides, trans-genres...

Jorge Luis Borges disait : « Un livre est fait de nombreux livres ». Elias Canetti compléta : « Un homme est fait de nombreux hommes ».

*Trente deux fois j'ai porté les dons de ma mère
je les ai tous jeté en chemin
pour alléger mes épaules.
Un brin d'herbe à la bouche, je m'émerveille.
Et la poutre que je ne peux arracher de mon œil
commence à fleurir avec les arbres du printemps*
Yehuda Amichai

Marc Mercier (Août 2014)

